



L.A.M.

Au-delà de l'homme



Au-delà de l'homme

Celui qui va jusqu'au bout de son cœur connaît sa nature d'homme. Connaître sa nature d'homme c'est alors connaître le ciel.

Mencius

Connaître sa nature humaine suppose un long apprentissage. Une telle connaissance ne s'improvise pas, son acquisition se poursuit durant toute l'existence. Il est rare - nous l'avons vu - de pouvoir se fixer dans sa dimension de profondeur; l'important est de s'en approcher, car cette approche est déjà une révélation. Dans la mesure où l'homme devient en capacité de saisir le fond secret de lui-même, il en subit non pas seulement l'attrait mais la séduction. Son attention est totalement captée par ce point ultime, et ce qui pourrait l'en détourner lui apparaît insipide. L'être est pris tout entier par un amour qui le monopolise et qu'il conserve secret. Mais à l'extérieur son visage se modifie comme celui qu'un amour illuminerait; à la différence toutefois, que ce sont les yeux qui reflètent le dedans, telle une baie vitrée la nuit, dénonce une chambre éclairée. En regardant la fenêtre, le passant peut dire : « Il y a quelqu'un »... Et l'homme averti fera la même réflexion, en rencontrant celui qui est devenu la proie de l'intériorité.

Ceux qui n'ont pas tenté cette aventure de l'itinéraire intérieur croient volontiers qu'il s'agit d'un voyage pénible, alors qu'il est source d'un bonheur dont on ne saurait mesurer l'ampleur. Certes il est nécessaire de passer d'abord par son enfer et d'y séjourner plus ou moins longtemps et souvent à diverses reprises.

D'une façon générale on peut penser que tout homme est appelé à se libérer. Mais si on possède un sens concret - et non idéaliste de la condition humaine - on sait que très peu d'hommes sont aptes à prendre la voie intérieure. On ne pourrait sans dommage, et sans que la mort s'ensuive, vivre dans l'air si on est poisson, vivre dans l'eau si on est oiseau. Il est donc parfaitement normal que des individus non préparés à assumer une autre condition, se tiennent uniquement dans l'extériorité et que cela leur suffise. Plutôt que de *jouer* à la vie intérieure, il est certainement préférable de vivre sans aucune ascèse en profitant de l'existence au maximum, suivant ses goûts et son tempérament, ses dons et ses carences, et cela dans une totale détente privée de tout complexe. Qu'on se bourre de gâteaux et de bonbons si on aime les sucreries - tout en sachant qu'on risque le diabète; qu'on s'abreuve d'alcool si on en éprouve le goût - sans oublier les dangers de l'éthylisme; qu'on choisisse la polygamie discrète ou indiscrete si la monogamie semble insuffisante; que l'impuissant ou l'obsédé sexuel ne parle que de ses succès personnels imaginés par ses rêves ; qu'on aille voir des films pornos ; qu'on fréquente des boîtes de nuit, des clubs où des jeunes gens et des jeunes filles tentent d'amuser le jour et la nuit des adultes infantiles, incapables de se distraire tout seuls, rien n'a tellement d'importance, si on est vrai. On ne saurait empêcher quelqu'un de se suicider, de même peut-on le blâmer de se détruire lentement ? C'est son affaire et il convient de ne pas le mépriser. Par contre provoquer la souffrance, dans le cœur d'un autre, serait inacceptable.

Réaliser en toute loyauté une authentique recherche intérieure m'apparaît le seul destin enviable. En revêtir seulement une forme extérieure serait une infâme parodie. Peu importe ce qu'on est. On est le plus souvent comme on peut. Ce qui compte c'est d'être vrai, de refuser toute comédie.



Chacun possède ses propres moyens de recherche, quitte à « se casser le nez » ! Ceux-ci sont bons ou mauvais dans la mesure où il y a loyauté, ou, au contraire, mensonge.

Ce propos risque de sembler amoral et de ne pas convenir à quelqu'un qui a opté pour la vie intérieure. Personnellement, je comprends fort bien qu'on s'adonne aux plaisirs, je peux seulement dire que je n'en ai jamais éprouvé le goût. L'existence m'apparaît trop grave pour être stupidement gâchée. Si on a envie de s'amuser, de faire le pitre, pourquoi pas ! Il ne convient pas de prendre comme étalon ses préférences. Il est même possible d'éprouver un étonnement, quelque peu admiratif, pour certaines performances. Voir par exemple une plage l'été où chacun dispute à l'autre les quelques centimètres nécessaires pour étaler son « sac de peau », clapoter ensemble dans l'eau comme un groupe de canards, ne pas supporter le silence et faire marcher la radio en se promenant dans la campagne me suffoquent quelque peu ; toutefois rien de cela n'est irritant. Par contre, si je vois en automne des chasseurs dans un champ, je dois corriger ma pensée, car je souhaiterais volontiers que les chasseurs se détruisent les uns les autres. Cette manie de tuer, et d'appeler cela un sport, m'est infiniment désagréable. Chacun connaît les rapports entre les différentes chasses, je préfère voir draguer les filles que guetter un gibier si peu nombreux qu'on est obligé de l'élever pour le lâcher au temps opportun.

Mais soyons sérieux et revenons par ce biais à notre sujet initial. Cette digression avait seulement pour but de préciser que l'homme, qui s'adonne à la recherche de l'intériorité, ne saurait déprécier et juger ceux qui prennent d'autres chemins. Jouer à la vertu serait terriblement pénible pour soi et pour autrui.

Me trouvant à Londres pour donner une conférence sur les *Mémoires intérieurs* de Mauriac, quelqu'un me posa une question concernant ses romans, que j'avais d'ailleurs lus dans ma jeunesse. Mon interlocutrice me demanda quel était mon avis sur les femmes sérieuses dans l'œuvre mauriacienne. Je répondis, que chez Mauriac, les femmes sérieuses étaient ennuyeuses. Une femme se leva dans la salle et affirma, d'une voix aiguë, qu'elle était vertueuse et pas ennuyeuse ! Je crus bon de lui rendre hommage tout en me demandant quel était le jugement de son entourage la concernant.

La caricature des vertueux n'est pas chose nouvelle. Jadis on se les représentait maigres, le visage émacié et le nez pincé chevauché de lunettes. Comme la mode est actuellement à la minceur, il serait nécessaire de modifier le gabarit de l'être vertueux dans sa présentation.

De toute manière, soyons rassurés, la vertu n'est pas contagieuse comme la médiocrité. L'homme, à la recherche de la voie intérieure, possède le privilège de se sentir libre et d'accorder à autrui une totale liberté. Par ailleurs, l'intériorité n'étant pas un produit de luxe, elle ne nécessite pas une certaine fortune pour s'acquérir. Consistant tout d'abord dans une orientation, le travail sur soi-même s'accorde parfaitement avec des journées laborieuses. Toutefois, moins l'homme est chargé de responsabilités, et par conséquent de soucis, plus il se tiendra l'esprit vaquant pour mener à bien sa propre recherche.

La difficulté réside tout d'abord, dans la mise en route et le maintien ferme de l'orientation prise. Quand les premiers pas sont faits, il est impossible de revenir en arrière sous peine de tomber dans le malheur.

Certains hommes, captés dès leur petite enfance, par l'Absolu, échappent à ce premier pas qui consisterait à aller du dehors au dedans ; c'est déjà du dedans qu'ils vont œuvrer, tout en lui échappant sans cesse en raison de leur propre misère.

Aujourd'hui, la connaissance de la nature humaine apparaît se borner à celle du corps et aussi aux



pouvoirs psychiques. Ignorer sa carence, ne pas en tenir rigoureusement compte, serait folie. Vouloir s'affranchir de la véritable humilité, consisterait à tenter de construire un édifice sur le sable ; un jour ou l'autre, la maison s'effondrerait, faute de solides fondements. L'humilité n'est donc pas périmée, elle ne saurait l'être car elle est vision à la fois de sa force et de sa faiblesse ; celles qui concernent le corps et l'âme qui l'anime. Quant à l'esprit, en tant que fine pointe de l'âme, il n'est pas sujet à des oscillations, il se présente comme une dimension qu'il faut nécessairement conquérir. Dans la majorité des êtres, l'esprit se trouve à l'état d'un potentiel qu'il importe d'actualiser et qui, peut-être, ne verra jamais le jour. L'esprit est comparable à l'enfant qu'une femme porte virtuellement en son sein. Pour qu'il naisse, une semence est nécessaire. Faute de semence, acceptée et conservée volontairement, la femme ne pourra que demeurer stérile.

Chaque homme porte dans son fond secret une semence de vie. Il peut vivre en l'ignorant, ou après en avoir pris conscience, ne pas s'en soucier, ou encore opter pour son avortement. Le choix dépend de lui. Il n'est pas d'intériorisation possible sans consentement personnel, et le fond secret, en qui réside cette semence de vie, se dérobe à celui qui ne désire pas avec ferveur l'atteindre. L'important est donc pour l'homme de découvrir ce fond secret, et l'ayant découvert de s'y fixer, voire de s'y clouer.

La voie de l'intériorité est remplie de méandres et d'illusions. C'est pourquoi un maître est nécessaire. Toutefois, il est préférable de ne pas en avoir, plutôt que de prendre un pseudo-maître. Il importe de comprendre que les vrais maîtres sont de plus en plus rares. Certes, ils semblent actuellement se multiplier ; de nombreux hommes veulent tenir ce rôle et en sont incapables soit par manque de formation, soit du fait de leur vie dissolue. Ce qu'on enseigne doit être vécu, sinon tout n'est que parodie. Une recherche d'intériorité qui ne s'accompagnerait pas d'une *metanoïa*, c'est-à-dire d'une conversion profonde, ne serait qu'un leurre. L'intériorité est avant tout un perfectionnement de l'être comprenant d'abord une maîtrise des passions, des instincts propres à l'animal humain, et exigeant l'acquisition d'une parfaite droiture, d'une conscience rigoureuse et d'une lucidité refusant toute compromission.

Que l'homme assoiffé d'intériorité, mais dépourvu d'un bon guide, ne s'attriste pas. La voie en profondeur lui demeure ouverte, à condition qu'il s'y consacre. Les divers enseignements nous apprennent que l'essentiel consiste à se mettre à l'écoute. De quelle écoute s'agit-il ? De celle du dehors ou de celle du dedans ?

Celle du dehors consisterait à courir les conférences, donc à emmagasiner un savoir plus ou moins facile à assimiler. Celui-ci risque de ne pas convenir à la voie personnelle de l'être, envisagée dans sa singularité. C'est pourquoi on rencontre énormément de personnes qui n'arrivent pas à se trouver, tant elles sont éparpillées au dehors, dans une néfaste horizontalité qui peut donner le change, mais ne saurait instruire en profondeur. Un tel cheminement est dangereux, il favorise le déséquilibre mental dans la mesure où le bon sens ne préside pas à un choix initial. Le papillonnement conduit vers des échecs successifs. Nous savons tous que dans les milieux dits « spirituels », il existe souvent un aspect farfelu indubitable. Seule une exigence lucide peut opérer des choix efficaces.

Il existe aussi la lecture ; celle-ci apparaît nécessaire à condition d'opérer une sélection. Mises à part les Ecritures sacrées toujours profitables, les « mangeurs » de livres risquent de suivre un chemin intellectuel qui « bourre » leur tête tout en demeurant étranger à leur propre libération. Cependant la méditation de certains écrits peuvent aider ; ceux-ci pétrissent, c'est-à-dire donnent une forme ; orientant ils peuvent peu à peu conduire à la découverte du centre. De plus, ils recueillent et empêchent, ainsi, les sollicitations extérieures inutiles et mondaines. Ce terme de mondanité stigmatisant ici le domaine spirituel qui peut toujours être abordé d'une façon superficielle et vaine.



La démarche intérieure consiste principalement dans l'écoute du dedans. Le jeune roi Salomon demandait à l'Éternel d'avoir un cœur qui écoute. Cette attitude convient à l'homme qui part à la recherche de son fond secret. Celui-ci parle, il veut être découvert, il se présente comme un amour attendant une réponse.

Un sage, rencontré en Inde, conseillait à ses disciples de tourner autour d'eux-mêmes, au-dedans. « Supposez - disait-il - un oiseau sauvage enfermé dans une cage, il ne cesse de se heurter aux barreaux dans l'espoir de trouver une fente par laquelle il pourra s'engouffrer pour retrouver la liberté qui lui manque. » Ce n'est pas la porte de sortie, que le chercheur tente de découvrir, mais la porte d'entrée donnant accès au centre de lui-même.

Un professeur peut savoir combien un élève, d'intelligence moyenne, pourra, dans un lycée, mettre d'années pour bien apprendre une langue. Dans l'ordre intérieur, aucune durée ne saurait être fixée. Si un adolescent, ou même un adulte se rend dans un pays dont il souhaite connaître la langue, les progrès seront mille fois plus rapides. De même celui qui choisit le chemin de l'intériorité aura avantage à vivre, durant ses mois ou son mois de vacances, dans une école où l'on enseigne l'art de l'intériorité. A cet égard, il existe sans doute des centres chrétiens. Personnellement, je n'en connais pas en dehors des monastères. Mais les moines avertis, vraiment formés, n'ont guère le temps d'enseigner des disciples qui n'appartiennent pas à leur Institut. Par contre, il existe en Europe des Ashrams qui donnent une telle formation. L'avantage de se rendre, dans la mesure de ses possibilités, dans un pays d'Extrême-Orient, consiste dans le dépaysement ; les liens sont coupés et l'ascension devient plus rapide. Personnellement, je dois beaucoup à mes séjours en Inde et au Japon, ils m'ont permis d'aborder avec plus de liberté la connaissance de la nature humaine, sans pour autant m'écarter en profondeur de ma propre tradition. Mais je persiste à croire, comme j'ai eu l'occasion de le dire, que l'Occidental ne saurait - sauf exception - entrer de plain-pied dans une tradition qui n'est pas la sienne et qui ne saurait totalement lui convenir.

Dans cette approche de l'intériorité, mépriser les études profanes me semble gravement pernicieux. L'homme cultivé jouit d'un regard plus vaste, plus prompt et percutant, d'une clarté incisive, à condition toutefois d'avoir pu dépasser le stade de l'intellectualité pure. Embarrassé par son savoir, il aura, sans doute, de grandes difficultés pour parvenir au vide. Mais quand il y pénétrera, sa découverte sera, très probablement, plus aiguë. De même, celui qui possède une bonne connaissance de la psychologie, aura l'avantage, sur le non-initié, de mieux comprendre les divers rouages de la machine humaine et d'échapper ainsi, avec facilité, aux divers pièges rencontrés sur sa route.

Pour les chrétiens, en particulier, la prière possède son importance, elle ne cesse de relier l'infini au fini ; elle place le sujet dans une position juste, c'est-à-dire ordonnée et cela sans démesure. La prière est aussi profitable pour soutenir la ferveur, suspendre ou du moins atténuer la lassitude, le découragement qui ne cessent d'assaillir le sujet parti à la recherche de sa dimension intérieure.

Quelle est cette dimension - et que signifie le fond secret que l'homme porte en lui ? Etant donné qu'il s'apparente à la profondeur des profondeurs, ce fond existe, mais il n'a pas de nom, comme la Déesse elle-même. On peut savoir qu'on l'approche quand tout ce qui n'est pas lui, s'évanouit. On peut comprendre qu'on le contourne, dans la mesure où l'on consent au vide qui est une condition *sine qua non* d'accès, comparable au code qui permet d'ouvrir un coffre-fort sans faire sauter la serrure à l'aide d'un chalumeau. Là encore il importe de revenir une fois de plus au non-attachement qui assure cette nudité requise pour pénétrer dans ce mystérieux fond du fond qui est le seul trésor de l'homme.



Par la recherche de l'intériorité, l'homme aboutit normalement à la transfiguration. Or la transfiguration se produit dans l'homme avant de se réaliser dans l'univers. « La transfiguration... déréalise toute forme » écrit Raymond Abellio. En passant par le vide, la totale nudité, l'homme se « déréalise », ce qui signifie qu'il se *perd*, du moins d'une certaine manière. Il n'existe pas de *transfiguration sans mort préalable* : « Le royaume de Dieu n'est pour personne, si ce n'est pour celui qui est entièrement mort. » L'important sera donc de savoir comment mourir.

C'est parce que l'Amour et le moi ne vont pas ensemble, que le moi doit mourir. « L'Amour déteste le moi, car le moi est une chose mortelle » écrit Jacob Boehme. « L'Amour possède le Ciel et réside en soi-même, alors que le moi possède le monde... et réside aussi en soi-même ». Mourir c'est donc détruire entièrement le moi au profit de l'unité.

Parlant de la vertu de l'Amour, Jacob Boehme précise sa pensée par la bouche d'un Maître instruisant un disciple :

« *Le Maître* : J'ai dit que sa vertu était le Rien : entends que, si tu sors de toute créature et deviens un rien pour toute nature et toute créature, tu seras dans l'Un éternel qui est Dieu lui-même ». Le moi est détruit par le vide.

Mais il ne faut pas se faire d'illusion, le véritable vide, le *vide du vide* est rarement atteint. Les Tibétains énumèrent dix-huit sortes de « vide », il importe donc de passer successivement par eux pour arriver au rien qui est inconcevable. C'est pourquoi il est dit à propos du Tao, dans la philosophie chinoise: « Le "Tao" qu'on ne peut nommer, car si on le nommait, il ne serait plus le Tao. »

Eprouver la présence du vide et sa réalité permet de s'acheminer lentement vers la béatitude qu'il procure. Mais la béatitude elle-même doit être dépassée pour que le vide soit absolu, c'est-à-dire rigoureusement pur en tant que parfaite vacuité. S'attacher au vide serait le supprimer. L'expérience sensible s'efface obligatoirement en faveur de l'expérience subtile. D'où la nécessité de se situer au-delà de ce qui s'apparente à la félicité.

Cette vacuité, elle-même, comporte 7 échelons, d'après le Çivaïsme du Cachemire, ceux-ci correspondent à des paliers d'expérience qui aboutissent tous à une révélation de plus en plus profonde du soi avant de la dépasser.

Lilian Silburn les décrit d'une façon aussi claire qu'il est possible ; nous en retiendrons quelques-uns. Ainsi le « Vide intermédiaire » fait fondre et dissout les doutes. Ceux-ci deviennent comparables à du papier brûlé ; ils peuvent momentanément conserver une forme ; qu'on les touche du doigt, ils s'effritent aussitôt. « Le vide supérieur » met fin « aux limites individuelles en faveur du « Je » qui devient universel ; il désigne le passage de l'esclavage à la suprême liberté ; l'auteur précise qu'il s'agit moins d'un dépassement que d'un épanouissement. Avec le « vide de l'égalité » (Samâna), débute « l'illumination cosmique », le temps, la durée, la mort sont dépassés, le sujet devient présent à l'univers et parvient au « vide supramental » ; celui-ci lui procure un état d'impassibilité. Ainsi l'univers se dévoile sous ses yeux, il n'est plus tenté d'intervenir dans son mouvement par ses différentes actions. Ce déroulement apparaît comparable à un spectacle dans lequel le sujet n'a aucun rôle actif à tenir. Le temporel est dépassé, et c'est parce qu'il est totalement dépassé - on pourrait ici parler de décréation - que peut jaillir « la vibration de l'ineffable réalité ».

Ainsi, par un mouvement intérieur incessant, l'être se dirige de vides en vides, comme nous l'avons vu précédemment aller de silences en silences. Chaque fois qu'une étape est franchie, elle est abandonnée au profit d'une autre. Quand on monte un escalier le pied se pose de marches en



marches, on les quitte successivement, mais il faut nécessairement passer par elles. Cependant, que signifierait une marche isolée sans être englobée dans la totalité de l'escalier qui la comporte. Ainsi, chaque degré ascendant n'a pas à être envisagé dans sa particularité, il fait partie de la Totalité. Tout d'abord chaque niveau est comparable à un état, jusqu'à ce que la plénitude du vide soit atteinte, à ce niveau ultime il n'existe plus d'état. De ce septième vide, Lilian Silburn peut écrire : « ...le Sujet conscient universel n'a donc... qu'à disparaître en s'engloutissant dans l'énergie ultime identique à Çiva... La toute-puissante Conscience établit de la sorte le monde différencié dans sa propre essence à la manière de reflets dans un miroir. »

Ce texte rejoint parfaitement la pensée de Maître Eckhart, il y a absorption dans l'essence, entrée dans l'instant éternel. Que l'âme parvienne, dans sa lente démarche, à une telle subtilité, elle répond à sa notion d'immensité. Le Soi profond est relié à l'univers car il s'est engouffré dans l'indicible : l'homme et l'univers sont transfigurés. C'est ainsi que le vide est source d'illumination progressive avant d'être totale. Le fond du fond découvert, est entièrement dévoilé. De lui on en peut rien dire de valable, car il dépasse toute définition possible. Quand ce fond secret est atteint, le firmament intérieur apparaît et l'homme « vole » dans ce firmament. Il échappe à toutes les dimensions spatialisantes, il est partout et tout est à lui sans qu'il s'arroge la moindre possession. Par le non-attachement, un tel homme s'est affranchi du monde, du sensible, des biens visibles et il les retrouve, mais transfigurés. Or ce qui est transfiguré ne saurait être possédé comme un avoir. Le subtil échappe à toute possession. On retrouve ici l'écho des paroles du Christ promettant le centuple et la vie éternelle à ceux qui, pour son nom, abandonnent leurs biens et leur famille (*Matth.* XIX, 29 ; *Marc* X, 30). L'homme n'a pas à quitter la vie terrestre pour que tout se réalise et se transfigure en lui dans l'instantanéité. Un aphorisme de Houei neng, le sixième patriarche du bouddhisme zen, déclare : « Le vrai miracle n'est pas de marcher sur les eaux, de voler dans les airs, il est de marcher sur la terre en rejoignant le ciel. » Par la découverte du fond du fond qu'il porte en lui, l'homme parvient à prendre comme demeure sa dimension céleste, c'est pourquoi on peut dire de lui que sa « conversation est dans les cieux » (*Philipp.* III, 20).

L'homme transfiguré concerne l'homme intérieur, souvent représenté, dans la pensée judéo-chrétienne, par le mot cœur. Comme le corps (nomme extérieur), le cœur a ses membres, ses sens, lui seul peut être considéré comme le siège de la sagesse et de l'intelligence. D'après Macaire, la semence divine est jetée dans la terre du cœur, d'où la nécessité de la garder avec vigilance afin que la semence puisse se développer. C'est ainsi que le cœur devient le lieu de la contemplation en qui l'Esprit agit, il est aussi le siège de l'amour. Vide de toute pensée susceptible de le distraire, de le décentrer, le cœur se tient dans le silence qui engendre une incomparable paix, quiétude, repos dont ont souvent parlé les spirituels grecs. La voie royale du cœur signifie la profondeur, celle qui conduit à la transfiguration.

Un tel homme, né de nouveau, fils du ciel et de la terre, cesse, d'une certaine manière d'être un étranger dans sa condition terrestre. En descellant son fond secret, la grâce l'a réintroduit dans sa patrie d'origine ; par ses propres racines dont il possède dorénavant la connaissance, il sait d'où il vient et où il va ; toute crainte, concernant l'existence et la mort physique, est désormais bannie. Là où il se tient, il n'est plus pour lui d'isolement. Cette transfiguration, à laquelle aboutit le vide lié au silence, est un *plein*, une plénitude devenue transparente. Il serait vain de parler de ce plein dont on ne peut rien dire. Il est seulement possible de mettre ces paroles du psalmiste sur les lèvres de l'homme transfiguré : « Seigneur dans ta lumière nous contemplons la lumière » (Ps. XXXVI, 10). L'homme est illuminé car déifié. Il appartient à un nouveau ciel et à une terre nouvelle (Cf. *Apoc.* XXI, 1). Il a pu reconquérir sa condition originelle. Désormais il échappe aux jugements des hommes, car il dépasse par grâce le niveau commun de l'humanité. Il n'est pas pour autant un sur-homme, simplement un homme qui a répondu à sa vocation humaine. Il n'a plus à observer les lois,



car il incarne en lui-même la Loi, au sens où la Bhagavad Gitâ peut dire de l'homme libéré : « Il deviendra la Loi même, il pénétrera à jamais dans l'apaisement » (IX, 2931). La Gitâ précisait: «Détache-toi de toutes les lois. » Mais elle formulait en même temps ce conseil précieux : « Cette parole ne la dis jamais à l'homme sans mortification, sans adoration, sans obéissance (XVII, 67). »

C'est pourquoi l'homme transfiguré vivra comme les autres hommes. La transfiguration de son homme intérieur sera conservée secrète. En cela, il deviendra un parfait imitateur du Christ à la fois Dieu et Homme. Mais à la différence du Christ il a obtenu par grâce ce que le Christ est par nature.

M.-M. Davy

Extrait d'*Un itinéraire*.